



1994

Spadina Avenue Review Le Monde 1994

Behar, Henri

Suggested citation:

Behar, Henri (1994) Spadina Avenue Review Le Monde 1994. Le Monde. Available at <http://openresearch.ocadu.ca/id/eprint/2226/>

Open Research is a publicly accessible, curated repository for the preservation and dissemination of scholarly and creative output of the OCAD University community. Material in Open Research is open access and made available via the consent of the author and/or rights holder on a non-exclusive basis.

The OCAD University Library is committed to accessibility as outlined in the [Ontario Human Rights Code](#) and the [Accessibility for Ontarians with Disabilities Act \(AODA\)](#) and is working to improve accessibility of the Open Research Repository collection. If you require an accessible version of a repository item contact us at repository@ocadu.ca.

Spadina Avenue

Artère la plus large de Toronto, Spadina Avenue en est aussi la plus bigarrée : on y parle toutes les langues, on y mange toutes les cuisines, on y entend toutes les musiques. Un théâtre permanent où l'on peut lire, « à boutique ouverte », presque toute une histoire de l'immigration...

Dans toutes les villes du monde, les noms attribués aux voies publiques ont pour propos d'en indiquer la destination (avenue du Bois), de célébrer une victoire (avenue d'Iéna), d'honorer une institution (rue de l'Eglise), une personnalité politique (Jaurès), militaire (Gallieni), religieuse (Saint-Paul), artistique (Mozart) ou simplement de haut rang (duc d'Enghien). A Toronto, partant du lac Ontario, croisant entre autres, du sud au nord, Front Street (destination), Richmond (duc), Wellington (premier ministre), King, Queen et College (institutions), et s'achevant sur Bloor Street (militaire), Spadina Avenue est un cas à part. Selon le journaliste Rick Salutin, dans son introduction au livre de Rosemary Donegan (1), « Spadina » serait un vocable indien Ojibway, et l'Avenue « pratiquement la seule de Toronto à honorer ses premiers habitants ». « Toronto » signifiant en huron « lieu de rencontre », n'est-ce pas pour cela, s'interroge-t-il, que Spadina fut le point de chute de toutes les vagues d'immigration, souvent même leur point de dispersion à travers le Canada ?

Centre de la vie juive - religieuse, culturelle, commerciale (l'équivalent du « Sentier à Paris »), théâtre d'une intense activité politique et syndicale avant la seconde guerre mondiale, déployant aujourd'hui une des « Chinatowns » les plus étendues dans le monde occidental, Spadina juxtapose les cultures et les styles. Le résidentiel se mêle à l'industriel et à l'artisanal (les ateliers d'artistes ont remplacé ceux de couture) les boutiques encore tenues par les juifs côtoient les supermarchés asiatiques et les épiceries cachères les bars à sushi, les cafés grecs et les tavernes sétchouanaises.

Sur la paroi nord d'un immeuble situé au 185, Spadina, se dessine encore l'ombre au toit pointu d'une des quatre demeures démolies en 1940. Cette maison fantôme incite le visiteur à jouer à saute-époque.

Il y a moins de deux cents ans, Spadina n'était qu'une ligne de démarcation : à l'Est, le quartier d'York ; à l'Ouest, la campagne, avec ça et là de grandes propriétés appartenant à l'aristocratie britannique (le Canada appartient à la Couronne). En épousant la fille du lieutenant-gouverneur, le docteur Baldwin, médecin et avocat, hérite d'un terrain qui, plat d'apparence, monte imperceptiblement du lac à la rue Davenport dont le parcours dentelé suit la bordure du glacier qui se déversa dans le lac Iroquois (bientôt Ontario). Construisant sa villa sur la colline, le docteur Baldwin trace la route qui mènera de sa porte jusqu'au lac. Pourquoi aussi large ? Peut-être, pense Rick Salutin, pour donner une plus-value aux demeures familiales qui s'aligneront le long de la rue (comme l'avenue Bosquet à Paris et Park Avenue à New-York) ?

L'Histoire en décida autrement, rapprochant Spadina des artères conduisant à la République, à la Bastille ou à la Nation, en faisant un boulevard de la Contestation. Le cercle que le docteur Baldwin dessina au nord de College Avenue (le Spadina Crescent), et qu'en 1838 il donna à la ville pour

en faire un parc, ne peut-il pas être pris pour un geste de réconciliation après une rébellion en 1837 ? De même, poursuit Salutin, le prolongement de Spadina vers le sud, de Queen à Front Street, ne devait-il pas permettre, en cas de manifestation, l'intervention rapide des soldats en garnison à Fort York ? Tout au long de son histoire, Spadina sera le creuset et le cadre de dissensions économiques, politiques, culturelles, linguistiques.

Le 1 de l'avenue Spadina se terre dans le mail longeant les immeubles résidentiels au grand luxe incongru qui bordent le lac. De part et d'autre du pont franchissant un écheveau de voies ferrées, un espace qui tient encore du terrain vague. A gauche, le siège social du quotidien *The Globe & Mail*. A droite, la tour de la Canadian National (la SNCF du pays) et le Skydome. Cousine torontoise de la tour Eiffel et surnommée « le pénis dans le ciel », la CN Tower comporte au dernier étage un restaurant panoramique et des antennes de télécommunications. Gigantesque palais des sports au toit entièrement rétractable (exemple unique), le Skydome est le domicile des Blue Jays, l'équipe détentrice de la Coupe des coupes de baseball. Face au Jumbotron (le plus grand écran au monde de télévision à haute définition), se dresse un hôtel cinq étoiles : des suites les plus chères, on peut suivre les rencontres sportives et les méga concerts de rock. Dans l'inévitable centre commercial voisin se trouve apparemment le premier Centre de réalité virtuelle ouvert au public.

Passée Front Street, au coin de Wellington, premier contraste : à l'élégant Clarence Square - avec ses maisons ornées de perrons et de terrasses, il est le pendant canadien du Washington Square new-yorkais - s'oppose la lourde bâtisse de la MacGregor Hosiery, fabricant de chaussettes (les Happy Foot Socks) et l'une des dernières usines encore en activité sur Spadina (au 30).

Flanquant l'avenue au carrefour d'Adelaide, plusieurs immeubles jouent les cerbères, marquant en quelque sorte l'entrée de Spadina proprement dite. Entre arts déco et néo gothique, conçus en ateliers par le même architecte (Benjamin Brown), ils donnent à la cosmopolite avenue une surprenante unité architecturale. Le Darling Building (au 100), le Tower Building (au 106), le Balfour (au 119) et le Fashion Building (au 130) contiennent d'abriter des fabricants et surtout des grossistes du vêtement - généralement des entreprises familiales, le plus souvent tenues par des juifs.

C'est à la suite des pogroms en Europe centrale que, au début de notre siècle, la communauté juive connaît son premier flux. Selon Rick Salutin, si, entre 1901 et 1931, la population torontoise quadruple, l'israélite se multiplie par quinze, devenant la plus forte minorité ethnique de la ville. Les immigrants trouvent accueil, logement et emploi dans les petites manufactures où ils viennent travailler à pied. Très vite, la notion syndicale prend racine. Les patrons, souvent d'anciens ouvriers, étant tous juifs (comme



La tour de la Canadian National et le Skydome.

la plupart des commerçants de Spadina), les conflits sociaux sont aussi personnels, et la moindre grève (comme celle qui marqua en 1911, l'introduction de la machine à coudre Singer) affecte tout le quartier.

Après la célébration du premier anniversaire de la révolution russe, le 1^{er} mai 1918, à l'Alhambra (450, Spadina), des fissures lézardent le front des socialistes (juifs, ukrainiens et finnois concentrés entre Richmond et Adelaide) quant à la signification même de ladite révolution. La lézarde conduit au schisme, le Parti communiste canadien se fonde en 1924. Journal yiddish et communiste, le *Wochenblatt* installe ses bureaux au coin de Spadina et de King. Les syndicats corporatifs se multiplient (cousettes, coupeurs, tailleurs de robes et de manteaux, ouvriers du chapeau, travailleurs de la fourrure) ; en 1928, ils constituent une coopérative-ombrelle et, à raison de 5 dollars l'action, édifient le Labor Lyceum qui, pendant quarante ans, sera le grand centre torontois de l'activisme syndical (c'est aujourd'hui un restaurant chinois.)

Faisant doubler le chômage en moins d'un an, la Dépression de 1929 accentue les tensions : naissance de guildes dissidentes, plus militantes que les syndicats établis. On joue à fond l'activisme, on fait grève, on manifeste. Dans la rue. Le carrefour de Spadina et de Dundas correspond à ce qu'est à Londres le Speakers' Corner de Hyde Park : quiconque peut, juché sur un tabouret, attaquer en toute impunité la classe dirigeante, le capitalisme, les banques, le système. Cette liberté irrite l'establishment qui, assimilant « communiste », « bolchevique » et « juif » et, agitant la menace d'exportation, interdit tout rassemblement public où serait utilisée une langue autre que l'anglais. En 1931, huit membres du Parti communiste canadien sont arrêtés. La réponse se fera entendre, deux ans plus tard, sur la scène du Standard Theatre. Construit à la place d'une église méthodiste transformée en résidence de médecin, le Standard (287, Spadina) est au cœur de la culture yiddish. Les grandes compagnies new-yorkaises en tournée y font étape, présentant (en yiddish) les grands classiques, de Shakespeare à Strindberg. C'est là qu'en décembre 1933, le Progressive Arts Club monte *Eight Men Speak*, sur l'arrestation et l'incarcération des leaders du PCC. La première représentation fait salle comble, la deuxième est interdite par la

police. Mais, un an plus tard, les huit hommes seront libérés. (Devenu cinéma sous le nom de Strand puis, après la guerre, rebaptisé le Victory mais reconverti dans le strip-tease, le Standard est aujourd'hui un cinéma chinois où se projettent - en triple programme - des films de karaté et de kung-fu très rarement sous-titrés.)

Inquiète, dès 1933, de la montée du nazisme, la communauté juive manifeste régulièrement, sur Spadina, contre l'antisémitisme du gouvernement allemand. Pendant la guerre, les tensions sociales s'apaisent (on frôle le plein emploi), le Parti communiste rentre discrètement en grâce (l'URSS fait partie des alliés), la communauté juive accueille les réfugiés d'Allemagne. Subtilement, pourtant, sa composition s'altère. Plus riche et, partant, plus conservatrice, elle garde sur Spadina ses restaurants et ses ateliers mais émigre vers les banlieues ou les « beaux » quartiers. Les ouvriers sont désormais italiens, portugais ou japonais. Libérés des camps où ils étaient détenus pendant la seconde guerre mondiale, officiellement « dispersés » à travers le territoire canadien, les Nippo-Canadiens atterrissent le plus souvent sur Spadina : les juifs semblent plus disposés que les Anglo-Saxons à les engager. Pourtant, la communauté japonaise ne jettera pas l'ancre sur l'Avenue : celle-ci est en effet devenue chinoise.

Les Chinois arrivent au Canada en 1881, main-d'œuvre utilisable à bon marché pour la construction du chemin de fer, et créent un embryon de communauté sur la côte ouest, en Colombie britannique. Le système ferroviaire enfin mis en place, surgissent les tensions raciales et syndicales, culminant, en 1907, avec la mise à sac de la Chinatown de Vancouver. La communauté se déplace vers l'est et ouvre, sur Spadina, un chapelet de petites laveries. Une loi de 1923 en freine le flux, elle ne sera abrogée qu'après la seconde guerre mondiale, la Chine comptant parmi les alliés et les Sino-Canadiens (contrairement aux Japonais de deuxième génération) ayant servi dans l'armée fédérale. La communauté chinoise se développe alors rapidement, remplaçant pratiquement la juive mais s'appuyant, comme elle, sur la cellule familiale. D'une tout autre eau sera la vague suivante, au début des années 70. Provenant de Hong-kong, plus riche que la précédente, elle investit à tour de bras dans l'immobilier et le commerce,

débordant bientôt sur Dundas.

Entre-temps, Spadina aura connu d'autres immigrations, plus ponctuelles : suite au soulèvement de Budapest en 1956, les immigrants hongrois feront leur plaque tournante de l'église Sainte-Elizabeth-de-Hongrie (le 282, Spadina est aujourd'hui le centre commercial et résidentiel de Chinatown). Les hippies des années 60 font de l'Avenue le plus grand « squat » de Toronto, bientôt renforcés par l'afflux d'Américains qui, objecteurs de conscience, préfèrent l'exil au Canada à la conscription pour le Vietnam. (Faut-il s'étonner que, le 29 septembre 1994, les joueurs de hockey, Wayne Gretzky en tête, aient choisi le Skydome, sur Spadina, pour évoquer leurs derniers efforts de conciliation afin d'éviter la grève et le lockout ?) Dans ce qu'on appelle alors le « ghetto américain réconstitué », on entend surtout un nouveau son : le rock 'n' roll. Avec, en façade, son palmier de néon, El Mocambo (462, Spadina) est, depuis les années 50, le temple du rock et du pop : les orchestres locaux se produisent au rez-de-chaussée, l'étage appartient aux superstars.

Bien des femmes ont marqué la vie de Spadina. Critique, féministe et anarchiste, déchue de sa nationalité américaine pour « subversion », Emma Goldman se réfugie à Toronto dans les années 20. Habitante sur Spadina et y ayant ses bureaux juste au nord de King Street, elle prendra souvent la parole au Labor Lyceum, attaquant Staline, mais parlant aussi littérature, cubisme et jazz, traitant de liberté sexuelle, prônant le planning familial. Elle mourra d'une crise d'hémiplegie, en 1940, chez des amis, dans une rue voisine. Un

temps, l'aviatrice Amelia Earhart sera infirmière à l'Hôpital militaire, sur Spadina Crescent. Cet établissement, où aurait été découvert le virus de la poliomyélite, est aujourd'hui englobé dans le campus de l'université, tout comme l'Institut de psychiatrie, édifié sur le terrain où s'érigait la maison du docteur Emily Howard Stowe.

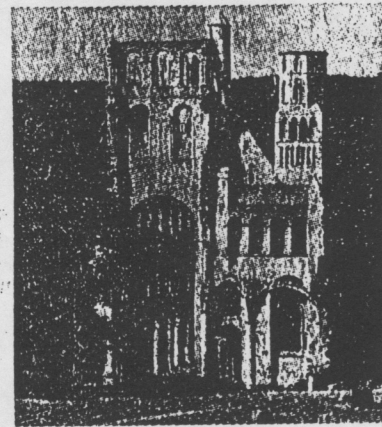
Cofondatrice du Club littéraire des femmes de Toronto (une des premières organisations canadiennes de suffragettes, dit Rosemary Donegan, à réclamer le droit de vote et l'installation de toilettes séparées sur les lieux de travail), première femme à pratiquer officiellement la médecine au Canada, elle fonda également le Women's College Hospital. Sa fille (et voisine), le docteur Augusta Stowe-Gullen, première diplômée de l'Ecole de médecine, mènera le combat politique de sa mère jusqu'à la victoire, en avril 1917.

Curieusement, à l'entrée de Spadina Crescent, au 484, Spadina, un hôtel (le Waverley) jouxte un cabaret (le Silver Dollar) accolé à une mission protestante (la Scott Mission) miotenne d'une entreprise de pompes funèbres. Au-delà du « Croissant », le dernier tronçon de Spadina renoue avec les organisations culturelles et les institutions de charité israélites (B'Nai Brith), s'achevant, Bloor Street, avec le Centre communautaire juif. En somme, l'avenue s'achève comme elle avait commencé.

De notre envoyé spécial
Henri Béhar

(1) Spadina Avenue, de Rosemary Donegan (Douglas & McIntyre Ed., 1985), dont sont ici tirés nombre de renseignements historiques.

Faites le tour de vos terres



Jumièges vous invite au voyage

Fondée en 654 par saint Philibert, l'abbaye de Jumièges fut l'une des plus grandes et des plus riches abbayes de France. Gothique et roman s'y allient dans une architecture qui témoigne de la foi de ses bâtisseurs. La boucle de la Seine et le parc naturel de Brotonne enchâssent harmonieusement ces ruines qu'admirent les Romantiques.

Jumièges - 150 Km de Paris.

Autoroute de Normandie. Sortie Bourg-Achard.

De 9h à 12h et de 14h à 17h30 en semaine.

De 9h à 13h et de 14h à 18h30 samedis et dimanches.

Fermeture des caisses 1/2 h avant. Entrée : de 7 à 26 F.

De nombreux autres châteaux et monuments vous attendent à 2 heures de chez vous. Pour les connaître, adressez ce bon au service promotion 62, rue Saint-Antoine 75004 Paris - Tél. 44 61 21 52.

caisse nationale des monuments historiques et des sites

Veillez m'adresser gratuitement votre documentation :

Nom : Prénom :

Adresse :

Code Postal : Ville :

“Et si j'ai envie de m'étonner, je vais cet autumn à Jersey...”

3615 JERSEY